

Soigner ses mots

Pascale Millot

Numéro 328, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Millot, P. (2020). Compte rendu de [Soigner ses mots]. *Liberté*, (328), 76–77.

Soigner ses mots

Pascale Millot

Miriam Toews
Ce qu'elles disent
Traduit de l'anglais par
Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Boréal, 2019, 264 p.

Pendant quatre ans, de 2005 à 2009, dans une colonie mennonite de Bolivie, de nombreuses femmes et petites filles peinaient à se réveiller le matin, en proie à des douleurs, des maux de tête et des saignements inexplicables. Certaines avaient des bleus sur le corps, d'autres, des marques de liens aux poignets ou aux chevilles, quand leur pyjama n'était pas déchiré et leurs draps tachés de sperme. Comme elles n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était produit, les dirigeants de la communauté ont eu tôt fait de conclure qu'il s'agissait de l'œuvre du diable ou de leur imagination. En 2011, huit hommes (frères, oncles, neveux) ont finalement été condamnés à vingt-cinq ans de prison pour avoir violé, à répétition, seuls ou en groupe, des fillettes et des femmes âgées de trois à soixante-cinq ans. Alors qu'elles étaient dans leur lit, leurs agresseurs vaporisaient dans la maison un puissant anesthésiant vétérinaire avant d'accomplir leur sale besogne.

À elle seule, cette abomination pourrait faire l'objet d'un roman. Mais ce n'est pas sur les faits réels que Miriam Toews a choisi de se concentrer. Sachant trop bien que l'horreur n'a pas besoin d'être soulignée à gros traits pour s'imposer à chaque page, l'écrivaine torontoise, autrice de huit romans, dont *Drôle de tendresse*, se refuse à répéter les détails des agressions. On ne trouvera pas non plus dans ce nouveau livre une exploration psychologique des traumatismes vécus. À partir de ces événements véridiques, Toews a plutôt écrit un roman choral où elle imagine ce qui aurait pu se passer après les événements, amenant ses personnages à réfléchir aux notions de libre arbitre, de responsabilité, d'autonomie individuelle et de conditionnement social quand tout leur mode de vie les tient à l'écart de ces questionnements.

Ce qu'elles disent (*Women Talking*, en version originale) met en scène des femmes de trois générations, issues de deux familles différentes (les Loewen et les Friesen), vivant à Molotschna, une colonie mennonite fictive où presque toutes les femmes et les petites filles ont été agressées. Quand s'ouvre le roman, les hommes sont partis en ville payer la caution qui permettra aux violeurs de recouvrer leur liberté jusqu'à la tenue de leur procès. Assises sur des seaux à lait, dans une grange infestée de souris qui fait office de *safe space*, les femmes délibèrent pendant deux jours pour décider de l'attitude à adopter. Les dirigeants de la congrégation les ont invitées à accorder leur pardon à leurs agresseurs afin « d'assurer à chacun et chacune une place au paradis ». Si elles refusent, elles seront bannies et devront s'en aller de par le vaste monde dont elles ne connaissent rien. Les mennonites vivant dans un monde reclus, sans instruction, sans livres ni accès aux technologies modernes, elles n'ont à leur disposition ni carte, ni télé-

phone, ni voiture. En outre, elles ne s'expriment qu'en *plautdietsch*, un allemand médiéval qui n'est plus parlé que par une poignée d'individus. Trois options s'offrent donc à elles, toutes douloureuses : « Ne rien faire, rester et se battre ou partir. »

Tout le roman ou presque consiste en une assemblée délibérante, à huis clos, où Agata, Mariche, Mejal, Autje, Salomé, Neitje et Ona vont tour à tour énoncer leurs arguments, discuter, débattre, échanger et décider, un verbe que les femmes de ce culte anabaptiste ne conjuguent habituellement pas à la première personne. Au centre de la scène, le seul homme resté au village, August Epp, instituteur « efféminé, incapable de labourer un champ et d'éviscérer un cochon », est chargé de dresser le procès-verbal de la réunion. Entre les femmes s'installe un dialogue empreint d'empathie, souvent teinté d'humour, parfois d'agressivité, de rancune ou d'incompréhension, qui, c'est là la grande force du roman, invite le lecteur à participer à la conversation, l'incite à se poser les mêmes questions. Toews se garde bien, quant à elle, d'apporter des réponses aux interrogations de ses personnages, leur laissant le champ libre grâce à un système diégétique (un espace clos, sécuritaire, et un temps long, propice à la discussion) qui permet de développer des concepts complexes dans le langage simple des femmes représentées. « Ona parle. [...] [P]uisque nous étions inconscientes au moment où [les choses] se sont produites, sommes-nous obligées ou même capables de pardonner? De pardonner une chose qui n'est pas arrivée? Une chose que nous ne pouvons pas comprendre? » Chaque personnage va ainsi peser et soupeser ses options et ses sentiments afin de trouver une solution fondée sur les besoins individuels et collectifs, et sur les possibilités concrètes qui s'offrent à ces femmes.

Bien au-delà du terrible événement initial, Miriam Toews amène le lecteur à réfléchir à « une morale de la sollicitude » qui entre en résonance avec l'éthique du *care*, ce cadre de réflexion conçu par Carol Gilligan dans son ouvrage fondateur *Une voix différente*. Rejetant l'idée d'une justice basée sur des principes généraux et abstraits, Toews, à l'instar de Gilligan, convoque une morale centrée sur les conditions concrètes de ces femmes mennonites, qui s'élabore dans la relation à l'autre et s'actualise dans le dialogue et la narration. Ainsi, l'écrivaine ne propose pas ici une thérapie par les mots, mais une manière, pour ses personnages, de penser le dilemme moral et intime auquel elles font face par une conversation, affirmant la puissance du récit dans la résolution des conflits. Bien loin du « féminisme de compassion » dans lequel on a parfois voulu cantonner l'éthique du *care*, Toews concrétise, par les voies de la littérature, ce que Gilligan préconisait pour établir des jugements : elle imagine la souffrance de ses

personnages, leur insufflent une vie, les place en position de soupeser l'injustice que leurs problèmes moraux reflètent. Peu à peu, par la parole, les personnages déploient leur épaisseur et des personnalités s'affirment dans ce chœur de femmes traditionnellement condamnées à l'ignorance, à l'invisibilité et au silence. Toutes adoptent une conduite différente, manière de souligner la complexité des réactions humaines et l'inanité d'une éthique ne tenant pas compte des situations particulières. Alors que Salomé, habitée d'une « fureur vésuvienne », a tenté de se venger en attaquant les hommes avec une faux, Mariche, la plus attachée aux traditions, prône le pardon et s'oppose au départ, tandis que Neitje, « ses poignets pelés à vif par des cordes de balles de foin », dessine littéralement les options qui s'offrent au groupe : un horizon désert, un duel au couteau, l'arrière-train d'un cheval. Toews excelle ainsi à faire entendre la pluralité des discours, confrontant des points de vue dans un exercice polyphonique de délibération qui ne se situe ni sur le terrain de la condamnation ni sur celui des bons sentiments.

Miriam Toews sait parfaitement de quoi elle parle. Elle-même issue de la communauté mennonite de Steinbach, au Manitoba, qu'elle a quittée à l'âge de dix-huit ans, elle a été excommuniée et vertement critiquée par les siens.

Si on s'étonne d'abord de voir un homme occuper une place centrale dans ce gynécée – August Epp est non seulement le secrétaire de la réunion, il est aussi le narrateur du roman –, on comprend rapidement sa légitimité. C'est que les femmes mennonites sont illettrées et que seuls quelques hommes savent lire et écrire. Epp est ainsi un des rares à pouvoir traduire le *plautdietsch* en anglais. Rédiger le compte rendu de l'assemblée s'avère à la fois un artifice attestant de la solennité du moment et une manière de conserver la

trace de l'acte de courage et de rébellion qui s'y joue. Porteur du savoir, ayant seul la capacité de retranscrire ce qu'il entend, Epp est aussi le détenteur d'un pouvoir – les femmes n'ayant à aucun moment la possibilité de vérifier la manière dont il note leurs propos –, dont il n'abusera pas. La présence de ce scripteur bienveillant dont le nom signifie « tremble », « un arbre parfois surnommé “langue de femme” à cause de ses feuilles perpétuellement en mouvement », permet surtout une féconde inversion des rôles. Les femmes parlent, organisent, agissent, philosophent ; Epp prend des notes, observe et apprend. Personnage-relais entre l'extérieur (il a vécu à Londres) et la colonie, entre les femmes et le monde, entre l'autrice et les lecteurs, il prémunit aussi contre l'écueil d'un dualisme réducteur. Sa douceur, sa bonté et son érudition qui rappellent le père de l'autrice, figure centrale du roman *Jamais je ne t'oublierai* (2013), proposent un autre modèle masculin. Enfin, sa fonction au sein de la mécanique romanesque s'avère très efficace. En érudit, il digresse, commente, précise et éclaire le lecteur sur ce qui s'est passé avant, sur ce que les femmes taisent ou sur les règles de ce culte austère et misogynne.

Au-delà de son talent indéniable, Miriam Toews sait parfaitement de quoi elle parle. Elle-même issue de la communauté mennonite de Steinbach, au Manitoba, qu'elle a quittée à l'âge de dix-huit ans, elle a été excommuniée et vertement critiquée par les siens. Elle n'a cependant pas renié toutes les valeurs qui lui ont été inculquées. Elle se définit toujours comme une mennonite civile et demeure très proche de certains membres de sa communauté. Cette position lui confère un point de vue unique, lui permettant de comprendre autant celles qui veulent partir que celles qui ne voient d'autre choix que de rester. En cela aussi, elle se rapproche de la pensée du *care*, où priment l'empathie et la capacité de se mettre à la place de l'autre. Mais si les dimensions morale et philosophique y sont omniprésentes, *Ce qu'elles disent* est surtout une grande œuvre littéraire, empreinte d'un humour salutaire et dotée d'un style précis d'où fusent des images détonnantes : « Sa paume ouverte est tournée vers le ciel, comme si elle attendait qu'on y dépose une réponse ou un comprimé de cyanure. »

L'œuvre, sans jamais s'y référer explicitement, fait écho aux mouvements #MeToo et #AgressionNonDénoncée. Dans ce grand mouvement émancipateur, les femmes mennonites seront sans doute parmi les dernières à faire entendre leur cri. Ce livre résonne ainsi comme un hymne à la puissance de la narration et à la parole libérée : « [Ona] est [...] intriguée par la possibilité du souffle qu'on retient, la vive douleur de la pensée inexprimée, le récit de la vie, le fil qui lie, noue, retient. Un répit, une pause, un souffle retenu. Le récit. »

En mettant en scène ces *voix différentes*, jamais entendues, Miriam Toews montre aussi que la littérature peut nous faire accéder à une forme de justice empathique, une justice du *care*, féminine et féministe, fondée sur le soin, l'écoute et l'attention à l'autre. 